

La culture, condition de survie en situation extrême ?

L'exemple des camps nazis

En juin 2007, le théâtre du Châtelet représentait pour la première fois sur scène une opérette écrite par Germaine Tillon en 1944 dans le camp de Ravensbrück où elle était détenue. Le spectacle a été ensuite repris, en version concert, sur le site même du camp, en avril 2010, pour commémorer sa libération. Il a ensuite circulé dans la France entière, des centaines de spectateurs ont pu le voir à Marseille, à Lille ou à Bordeaux. Le titre de ce spectacle chanté et dansé, sur le modèle d'*Orphée aux Enfers* d'Offenbach, est éloquent : *Le Verfügbar aux enfers*. « Verfügbar » est un mot du vocabulaire du camp qui signifie « disponible » et désignait celui ou celle qui n'était attaché à aucun kommando, qui pouvait donc être réquisitionné pour toute tâche ; selon les jours, c'était un planqué ou un esclave plus maltraité que ses codétenus. G. Tillon a composé les paroles de l'opérette sur des airs connus, cachée dans une malle. Elle la destinait à ses camarades pour soutenir leur moral. Et de fait, elles ont réussi à en interpréter quelques scènes en cachette. Dans le livre qu'elle a écrit sur son expérience du camp bien des années après sa libération (*Ravensbrück*, Seuil, 1988), elle considère cette création collective comme un acte de résistance. Aujourd'hui, les sociologues et les psychologues qui étudient les processus de survie emploieraient plutôt le concept de résilience, dont le nom vient du latin *resilio* : rebondir. Boris Cyrulnik, qui a contribué à populariser ce terme, explique que par la résistance on s'efforce de combattre l'ennemi, alors que dans la résilience on tente de faire quelque chose de la souffrance subie, particulièrement quand elle résulte d'une situation traumatique (où, de fait, l'ennemi est impossible à combattre ou même à identifier). C'est bien ce qui se passe avec la création de cette opérette : les déportées s'emparent de leur situation d'asservissement extrême pour la symboliser par des personnages et des situations typiques, afin de pouvoir la mettre à distance en s'en moquant ensemble. Le rire éloigne la peur, et fait lien. C'est là un cas exemplaire, car il combat par la création collective l'isolement et la désocialisation qui sont les effets les plus destructeurs de la condition carcérale.

On trouve dans les récits de déportation une foule d'exemples de ce type. Et cette conférence pourrait consister à tirer de ces exemples l'idée réconfortante que la culture est un moyen de survie avéré dans les situations de détresse extrême, que, même, il est le meilleur des moyens de survie, parce qu'il permet au sujet de trouver en lui-même, dans sa mémoire et son imaginaire, des ressources pour lutter contre les forces de déshumanisation auquel il est exposé.

Mais pour tempérer un peu cet enthousiasme spontané qui nous saisit nécessairement à la lecture de ces récits admirables, et peut-être aussi pour rendre justice à tous ceux qui sont morts dans les camps et aux survivants qui n'ont jamais témoigné, je voudrais faire deux remarques préalables, qui nous serviront peut-être plus tard de bases de discussion.

La première, c'est que ces scènes de réconfort, individuel ou collectif, par le partage ou la remémoration solitaire d'un élément culturel, on les lit dans des témoignages *écrits*. Ceux qui ont tenu à écrire le récit de ce qu'ils avaient vécu ont prouvé par là l'importance qu'ils accordaient à la culture écrite, comme moyen de transmission d'une expérience, comme facteur d'humanisation de soi et de ses lecteurs. Il ne s'agissait pas de relater une expérience en utilisant un *medium* neutre, mais de la repenser, de la réaménager dans sa mémoire en lui donnant corps de langage par l'écriture. Car l'écriture est en soi une expérience. Par là s'est achevé le processus de résilience, qui déjà dans le camp s'était amorcé assez puissamment pour permettre la survie. On le voit bien dans le cas de Robert Antelme, qui est tiré du « petit camp » d'Auschwitz dans un état proche de la mort, et qui survit néanmoins à un trajet en voiture très éprouvant sans nourriture ni sommeil en parlant sans arrêt, jusqu'à ce qu'il ait repris assez de force pour pouvoir écrire son témoignage, *L'espèce humaine* (Gallimard, 1947). Cette histoire est racontée par celle qui était alors sa compagne, Marguerite Duras, dans un livre qu'elle a publié plusieurs décennies plus tard sous le titre de *La douleur* (P.O.L., 1985). Ce que l'on peut tirer de cette observation, c'est que ces rescapés, qui étaient ou sont devenus des écrivains, étaient particulièrement disposés à trouver leur sauvegarde dans la culture, la littérature, la poésie, parce que c'étaient là ce qui avait à leurs yeux le plus de valeur. Quel appui a pu constituer la culture pour tous ceux qui sont morts, ou se sont tus ? Il y a de quoi douter, à vrai dire. Mais le doute est moins radical si nous observons que ces témoins disparus ne sont pas tout à fait absents de la scène de la survie par la culture, car les témoignages des survivants témoignent aussi pour les morts et les silencieux.

La seconde observation m'est dictée par un témoin pessimiste de la survie dans les camps : Jean Améry, Hans Meyer pour l'état civil. Intellectuel juif, obligé de fuir l'Autriche après son annexion par Hitler pour se réfugier en Belgique, il est arrêté par la Gestapo en 1943 pour ses activités de résistance, torturé, déporté à Dachau, puis transféré à Auschwitz. Là il fait l'expérience douloureuse du fardeau que constitue sa culture pour s'adapter à la vie du camp. Il constate qu'il faut être accoutumé à la dureté de la vie matérielle, ne pas être encombré d'idéaux et scrupules moraux, ni préoccupé du souci de donner du sens à sa vie, pour entrer de manière efficace dans la lutte pour la survie dans les conditions du camp. « L'intellectuel ne pouvait se faire aussi facilement à l'inconcevable que le non intellectuel », écrit-il (p. 34) dans *L'intellectuel à Auschwitz*, un essai qu'il publie en 1966 (réédité sous le titre : *Par delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, Actes Sud, 1994). Il éprouve en outre cruellement le peu de soutien que lui apporte personnellement sa culture. L'incident qui lui en fait prendre conscience mérite d'être relaté. Un soir d'hiver, il voit un drapeau qui flotte sur le camp et lui viennent à l'esprit des vers de Hölderlin ; il s'attend à en ressentir une émotion, mais rien : le poème est devenu froid dans sa mémoire. En revanche, il éprouve une vive exaltation intellectuelle en se rassasiant à l'infirmerie d'une assiette de semoule sucrée. La preuve est faite pour lui que dans des conditions de survie extrêmes l'esprit est annihilé ou commandé par les souffrances ou les satisfactions du corps. Cette expérience le porte à reprocher leur idéalisme naïf aux intellectuels rescapés qui ont témoigné de la vertu salvatrice de la culture dans leur existence de déportés. Il pose la question crûment dans le texte suivant :

La question qui s'impose, réduite à sa plus simple expression, est la suivante: la culture et la disposition fondamentalement intellectuelle ont-elles servi le détenu dans les moments cruciaux ? L'ont-elles aidé à sortir de l'enfer? Lorsque je me suis posé la question, j'ai d'abord songé non pas à mon existence quotidienne à Auschwitz mais au beau livre d'un ami hollandais qui a partagé mon sort là-bas, l'écrivain Nico Rost. Le livre s'appelle *Goethe à Dachau*. J'ai été le rechercher après des années et j'y ai lu des phrases qui me semblaient sortir d'un rêve. J'y lisais par exemple : « Ce matin, ai voulu reprendre mes notes sur Hypérion. » Ou bien : « Ai repris le texte sur Maimonide, traitant de son influence sur Albertus Magnus, Thomas d'Aquin, Duns Scot », ou encore: « Me suis encore efforcé aujourd'hui de penser à Herder pendant l'alerte aérienne... » Et ensuite, le plus surprenant de tout : « Lire encore plus, étudier encore plus et plus intensément. A chaque minute de liberté ! La littérature classique à la place des paquets de la Croix-Rouge. » En parcourant ces phrases et en les confrontant à mes propres souvenirs de vie au camp, j'ai éprouvé une grande honte parce que je n'ai rien à citer qui puisse soutenir la comparaison avec l'attitude admirable et radicalement spirituelle de Nico Rost. (Jean Améry, *L'intellectuel à Auschwitz*, 1966, p. 27)

Il ne s'agira donc pas pour moi de soutenir une thèse : celle de la survie par la culture, car nous avons pu voir que ses pré-supposés sont fragiles. Mais plutôt d'observer, dans quelques

témoignages, la manière dont des éléments de culture ont pu servir d'appui à des sujets menacés dans leur existence et dans leur intégrité psychique par des conditions de vie insoutenables. Peut-être pourrions-nous en tirer quelques conclusions pour aujourd'hui, dans une société où les individus ne vivent plus sous de telles menaces, mais où l'effritement de la culture commune est en soi une source de dangers, souvent mortels.

Je prendrai trois types de cas, tous tirés de récits de déportés, mais pas nécessairement de récits consacrés par la littérature :

- le partage collectif de contenus de savoir ;
- la remémoration solitaire d'éléments de culture ;
- l'échange de poèmes ou de fragments poétiques.

Ces trois catégories d'expérience culturelle se retrouvent dans quasiment tous les récits de déportation. Mais afin de restreindre cet exposé je ne présenterai qu'un exemple de chacune d'entre elles. D'autres exemples pourront ensuite nourrir la discussion, car je tiens à lui laisser le plus de temps possible.

1. « LE LAGER FUT NOTRE UNIVERSITÉ »

David Rousset raconte qu'à Buchenwald, pendant la quarantaine imposée aux nouveaux arrivants, il avait organisé avec Bernard Crémieux des conférences où « on pouvait traiter des questions d'histoire, de géographie, de voyages, de techniques et de sport » (*Les jours de notre mort*, Ed. du Pavois, 1947, p. 82). Parmi les « politiques » détenus dans ce camp – qui n'était pas un camp d'extermination mais de déportation – pour leur activité de résistance, il y avait de nombreux intellectuels, ingénieurs, professeurs, universitaires de diverses spécialités. Le camp disposait, d'ailleurs – fait exceptionnel – d'une bibliothèque que Jorge Semprun évoque comme un lieu de refuge dans *L'écriture ou la vie* (Gallimard, coll. "Folio", 1998, p. 86-90). François Maspero a recopié dans le carnet de son père, le sinologue Henri Maspero mort à Buchenwald¹, la liste des cours que celui-ci avait organisés au Petit Camp où il était détenu (*Les abeilles et la*

¹ Henri Maspero, fils de l'égyptologue Gaston Maspero, était titulaire de la chaire de chinois au Collège de France depuis 1918 et membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres depuis 1935, quand, en juillet 1944, il fut arrêté avec sa femme par la Gestapo sur déportation sur des « soupçons d'activité terroriste ». Déporté au camp de Buchenwald, il y est mort le 17 mars 1945, un mois avant sa libération.

guêpe, Paris, Seuil, coll. "Points", 2003, p. 47). La citer intégralement permet de prendre conscience de l'engagement et de l'obstination des conférenciers.

Ordre des conférences. Bloc 43. Samedi 23 [septembre] Moi : Pèlerinages. D. 24, Moi : Bouddhisme. Lu. 25 Bruhat : Discontinuité de la matière. Ma. 26 : Ache : Art du Moyen-âge. Me 27 Moi : Bouddhisme. Je 28 Bruhat : Discontinuité de la matière. Ve 29 Halbwachs : Démographie. Sa 30 moi : Bouddhisme au Tibet. Di 1 oct. Bruhat : L'atome et la composition de la matière. Lun. 2 Bailloud : Littérature amoureuse du XVI^e siècle. Ma 3 Ache : Vie d'une cathédrale. Le 3 départ pour Block 61.

Conf. Block 61 : Halbwachs : Psychologie du rêve. Ache : Art Roman. Moi Roi sorcier. Bruhat Soleil. 6 X 44. 7 Ache Art éthique. 26 X Basset vieilles coutumes de Normandie. 31 X Bailloud Jules Romain. 2 XI [illisible] Bactériophagie. 7 XI Tunay Aviculture. 9 XI [illisible] Cuisine française. 14 XI Laval Continuité des espèces. 16 XI Longue interruption. 26 XI Moi : pèlerinage tonkinois (Phat-b'ch et Kiep-bac).

La lecture de ce programme nous rappelle la formule étonnante de Primo Levi dans le dernier livre écrit avant son suicide, *Les naufragés et les rescapés* : « Pour moi [...] et pour bien d'autres survivants "chanceux", le Lager a été une université » (*Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz* [Turin, 1986], trad. A. Maugé, Gallimard, coll. "Arcades", 1989, p. 139). Cette formule est frappante, et juste dans le cas de Primo Levi (nous verrons plus tard dans quelle mesure), mais elle peut nous induire en erreur. Les savoirs échangés dans ce contexte ne valent pas en tant que savoirs, comme quand ils sont enseignés à l'université où les étudiants viennent se former, mais ils ont valeur de *don* : don des plus savants aux moins instruits, les uns et les autres retrouvant dans l'échange (échange d'une parole contre de l'attention) le sentiment de leur dignité humaine, qui passe par l'exercice en commun de l'esprit. François Maspero mentionne avec émotion les témoignages que les auditeurs rescapés des cours improvisés de son père ont tenu à envoyer à sa mère. Tous disent avoir été sensibles à la simplicité et à la chaleur avec lesquels le grand savant qu'il était délivrait son enseignement afin qu'il soit une occasion d'éveil et de réconfort pour l'auditoire². David Rousset note avec étonnement que les questions et les

² « De la manière dont il les donnait, j'ai un témoignage écrit, dans la lettre adressée à ma mère par un survivant, Obolensky: 'Je vous avouerai que certains craignaient que le savant ne saurait se mettre au diapason d'un auditoire fatigué et traiterai de sujets trop abstraits pour eux. Pas du tout, le Professeur fit une causerie à la portée de tous, étincelante, brillante et captivante sur sa visite au Roi Sorcier en Indo-Chine et mérita la reconnaissance de tous en nous permettant une heure d'évasion. » (*Les abeilles et la guêpe*, p. 48)

discussions se prolongent indéfiniment, en dépit de la fatigue de chacun³. Questions et débats engagent un processus d'appropriation qui transforme ces savoirs spécialisés en culture commune. Ces séances semblent avoir eu la capacité de rompre l'isolement et de réintégrer chacun dans la communauté humaine. Cette réintégration s'opérait par le lien le plus intense de cette communauté : la culture. C'était là probablement ce qui motivait les organisations clandestines de résistance quand elles organisaient de telles rencontres. Jorge Semprun en témoigne :

“L'été dernier, peu après la libération de Paris, j'avais fait une causerie sur Rimbaud, dans une salle du Revier, un dimanche après-midi. C'était le comité clandestin des intérêts français, regroupant toutes les organisations de résistance, qui avait pris l'initiative de ces réunions culturelles. Qui étaient parfois musicales, autour de Maurice Hewitt, parfois littéraires, autour de quelque conférencier improvisé. Il apparaissait que ces réunions dominicales étaient bonnes pour le moral des troupes.” (J. Semprun, *L'Écriture ou la vie*, ouvr. cit., p. 167)

Dans le même récit Semprun évoque les causeries que Maurice d'Halbwachs et Henri Maspero continuaient à proposer à leur co-détenus, alors qu'ils n'étaient plus en état de quitter le châlit où leur vie s'amenuisait. Ils partageaient alors entre eux et avec leur auditoire une « fraternité » réduite à l'essentiel, la certitude de la mort combattue par l'exercice de la pensée (*L'écriture ou la vie*, p. 31-38). Le concept psychanalytique d'« activité sublimatoire » semble pouvoir rendre compte d'une telle expérience de vitalité de l'esprit jusqu'au seuil de la mort. C'est le terme d'« activité » qui me paraît le plus important dans cette expression. Car en aucun cas il ne s'agit d'un usage passif de la culture mais – aussi bien dans sa transmission que dans sa réception – d'une dynamique de don, qui est aussi circulation des énergies entre les sujets impliqués dans l'échange. Nous pourrions d'ailleurs constater que ce que j'ai appelé « remémoration solitaire » aide aussi à survivre par les liens invisibles qu'elle restaure.

2. LA CULTURE COMME REMÉMORATION SOLITAIRE

Dans la cellule du « bunker » du camp Ravensbrück où elle est placée en isolement pendant l'hiver 1944, Geneviève de Gaulle-Antonioz s'accroche aux souvenirs de lectures qui lui reviennent à la mémoire.

Quand j'étais dans le camp, les livres m'étaient bien sûr interdits, mais certains étaient rapportés en cachette par des camarades courageuses qui triaient, sous surveillance étroite, les bagages des arrivantes. Pendant quelques heures j'avais eu en main Moby Dick en allemand,

³ « Roland et Ancelet firent un exposé sur l'industrialisation et la production en série. Nous avons un bon noyau de petits artisans et de commerçants; l'affaire souleva une longue discussion parfois assez âpre. » (D. Rousset, ouvr. cit., p. 82)

une anthologie de la poésie française et *Salammbô* de Flaubert. Et voilà que je me trouve sous le soleil d'Afrique, au pied de la muraille de Carthage. La guerre d'Hamilcar me semble aussi présente que celle d'aujourd'hui. Il n'y a plus de temps, il n'y a plus de frontière entre le rêve, ou le cauchemar, et la réalité. Je peux sortir de ma cellule, parcourir les distances et les siècles. Ma mémoire m'apporte tantôt des souvenirs terribles, ceux que j'ai vécus il y a quelques semaines à peine, tantôt des angoisses imaginaires, les pieuvres de *Vingt Mille Lieues sous les mers*. Je lutte en essayant de me réciter des poèmes, parfois des mots me manquent que je retrouve de façon étrange : « Le héron côtoie la rivière, sous le pont Mirabeau coule la Seine, ou la Loire gauloise ou le Tibre latin, devant moi s'ouvre l'immense Océan. » Je suis emportée par son flot, le rayon d'un phare balaie la crête des vagues, le ciel est piqué d'étoiles, j'en reconnais quelques-unes, Altaïr me manque. Je suis couchée sur le dos et sens la terre chaude de l'été. Soudain un brouillard épais recouvre tout avant de laisser paraître une grande forêt enneigée. Ma grand-mère et moi nous glissons sur un traîneau tiré par deux grands chevaux. Leurs clochettes sonnent, allègres, à moins que ce ne soient les arbres de cristal. Nous sommes serrées l'une contre l'autre sous une couverture de peluche rouge.

Les journées, malgré ces évasions, sont interminables. En vain je guette la petite lumière du soir à travers le soupirail, rien ne vient éclairer ma pénombre. (Geneviève de Gaulle Antonioz, *La traversée de la nuit*, Edition du Seuil, 1998, p. 47-49)

Ces rêveries se transforment en hallucinations sous l'effet de la faim et de l'isolement. Comme le signale la narratrice, elles ne font pas *diversion*, mais offrent une *évasion*. Le processus d'évasion est ici précisément décrit. Il est enclenché par les images et les phrases venues de ses lectures ; le hasard de la remémoration crée entre ces éléments épars des associations chaotiques, qui suscitent des paysages intérieurs connectés à la mémoire intime. Dans la solitude, la mémoire, qui est ici à la fois mémoire culturelle et mémoire personnelle, ouvre sans médiation sur l'imaginaire. Geneviève De Gaulle accueille avec confiance cet imaginaire, qui vient peupler sa cellule de présences amicales surgies du passé : il la relie à elle-même, est lui sert ainsi d'appui pour traverser le temps hostile du cachot.

Mais cette plongée onirique a pu être vécue par d'autres déportés comme un danger majeur : ils risquaient d'y perdre leur conscience de la réalité, d'y abolir leur force de résistance, et d'en venir à consentir à leur propre mort. C'est en ces termes que Robert Antelme évoque la tentation de se laisser bercer par les souvenirs de ce qu'il nomme « là-bas », c'est-à-dire le passé, la vie libre, ce qui « ici » (le camp) est devenu inimaginable. Cette tentation est particulièrement vive le dimanche, où « le temps apparaît nu, aussi impossible à franchir que le vide » (*L'espèce humaine*, p. 78). Le dimanche particulier qu'il évoque dans son récit s'ouvre sur cette menace d'isolement, qui lui apparaît comme un redoublement intérieur de l'enfermement :

Chacun aurait pu essayer, seul, de remplir les heures grâce au sommeil. Ou bien on aurait pu se risquer – comme on l'avait fait bien des fois – à poser un pied dans le passé. Des images d'une richesse insondable nous auraient une fois de plus fascinés et précipités sur d'autres images à la vue aussi insoutenable, comme dans une galerie de miroirs flamboyants. (p. 198)

Mais cette menace est écartée grâce à l'initiative de l'un des camarades de block qui a prévu ce qu'il appelle modestement une « séance récréative ». Là se produit une expérience revivifiante, que j'ai appelée le partage du poème.

3. LE PARTAGE DU POÈME

L'initiateur de la séance est un instituteur, son métier lui donne le courage de prendre la parole en public, et, du haut d'une estrade improvisée entre deux châlits, il explique à ses camarades le sens de cette séance :

« [...] pour tenir, il faut que chacun de nous sorte de lui-même, il faut qu'il se sente responsable de tous. Ils ont pu nous déposséder de tout mais pas de ce que nous sommes. Nous existons encore. Et maintenant, ça vient, la fin arrive, mais pour tenir jusqu'au bout, pour leur résister et résister à ce relâchement qui nous menace, je vous le redis, il faut que nous nous tenions et que nous soyons tous ensemble. » (p. 203)

Or ce qui va permettre l'« être ensemble » c'est le chant et la récitation de poèmes. Je m'arrêterai sur cette récitation, car elle est exemplaire dès sa préparation d'un engagement collectif. Gaston Riby, l'instituteur, a aussi organisé la collecte des poèmes. En l'absence de livres c'est la mémoire de chacun qui tient lieu de bibliothèque :

Quelque temps auparavant, Gaston avait demandé à des copains d'essayer de se souvenir des poésies qu'ils connaissaient et d'essayer de les transcrire. Chacun d'eux, le soir, allongé sur sa paillasse, essayait de se souvenir et quand il n'y parvenait pas, allait consulter un copain. Ainsi, des poèmes entiers avaient pu être reconstitués par l'addition des souvenirs qui était aussi une addition des forces. Lancelot – un marin qui était mort peu de temps avant cette réunion – avait transcrit les poèmes sur des petits bouts de carton qu'il avait trouvés au magasin de l'usine.

C'était sur un des bouts de carton laissés par Lancelot que Francis avait étudié la poésie qu'il voulait maintenant réciter. (p. 202-203)

Francis, qui s'est proposé pour dire les poèmes, paraît intimidé. Du fait de son manque d'habitude de réciter en public, sans doute, mais aussi par la conscience qu'il a de l'importance de sa mission. Le poème qu'il récite est le célèbre sonnet de Du Bellay qui commence par les mots : « Heureux qui comme Ulysse » :

Il mettait toute son application à bien détacher les mots et à garder le même rythme dans sa diction. Jusqu'au bout il se tint raide, angoissé comme s'il avait eu à dire l'une des choses les plus rares, les plus secrètes qu'il lui fût jamais arrivé d'exprimer. (p. 204)

En effet, ce dont il est responsable pour tous, c'est un morceau de mémoire collective. Poème laborieusement reconstitué à partir des bribes de remémoration du groupe, mais aussi élément du patrimoine national. Du Bellay, avec Ronsard, Hugo et La Fontaine (les *Fables* sont mobilisées par les parodies de Germaine Tillon), est un auteur qu'on étudie en classe, un auteur

« classique » donc. La génération qui arrive à l'âge adulte en 1940 a appris la littérature nationale par la méthode du par-cœur. Le phénomène est européen. On en retrouve le témoignage chez Primo Levi, dans l'épisode fameux de sa détention à Auschwitz où il récite au petit commissionnaire Pikolo des vers de *L'Enfer* de Dante. Dante est aussi un auteur du patrimoine national italien, comme Goethe appartient au patrimoine allemand : Semprun, dans un geste de rébellion, le fait accéder au patrimoine de l'humanité en se le récitant dans le camp, à deux pas de Weimar, la ville natale du poète. Une telle récitation fait lien avec l'origine : une origine personnelle, en rattachant le récitant ou l'auditeur au temps de l'école – le temps, donc, de l'enfance et de l'adolescence –, mais aussi collective car cette culture délivrée par l'école est partagée par tous les détenus de même nationalité. Primo Levi l'exprime très justement quand il se demande, 40 ans plus tard, comment il a pu penser à Auschwitz qu'il donnerait sa ration de soupe pour se souvenir d'un vers oublié⁴. Ce vers, dit-il, avait alors une valeur vitale supérieure à la nourriture, qui était pourtant « la vie même » :

En ce temps et en ce lieu, ils en avaient beaucoup [de la valeur]. Ils me permettaient de rétablir un lien avec le passé, en le sauvant de l'oubli et en fortifiant mon identité. Ils me convainquaient que mon esprit, bien que pris dans la tenaille des nécessités quotidiennes, n'avait pas cessé de fonctionner. Ils me promouvaient, à mes yeux et à ceux de mon interlocuteur. Ils m'accordaient des vacances, éphémères mais non hébétées – source de liberté et de différence : bref une façon de me retrouver moi-même. (*Les naufragés...*, p. 139)

Le poème a ici fonction de *lieu commun* : il ouvre un espace de rencontre à des êtres animés par la même préoccupation de se maintenir en vie. Par lui, momentanément, l'effort pour survivre n'isole plus mais devient une affaire collective. L'effet en est sensible dans le récit d'Antelme :

La lumière était revenue dans le block. Le poêle avait été pour un moment abandonné. Il n'y avait pas d'épluchures dessus. Les copains s'étaient groupés autour du tréteau. Ceux qui d'abord étaient restés allongés sur leur paillasse s'étaient décidés à descendre. Si quelqu'un à ce moment-là était entré dans le block, il en aurait eu une vision étrange. Tous souriaient." (p. 205)

Le poème a en outre une vertu spécifique, qui tient à la plasticité de la langue poétique : il peut résonner en toutes circonstances, prendre sens dans les situations les plus diverses et les plus éloignées des circonstances de sa création. Bien que le poème de Du Bellay ait été choisi sans intention particulière, il parle de nostalgie et d'impossible retour, et consonne ainsi avec les sentiments intimes et partagés des déportés. Par une coïncidence étrange, mais qui n'est peut-être pas si fortuite qu'il y paraît, c'est aussi d'Ulysse qu'il est question dans les vers de Dante qui

⁴ « Je donnerais la soupe d'aujourd'hui pour pouvoir faire la jonction entre *non se avevo alcuna* et la fin » (Primo Levi, *Si c'est un homme* [1947], in *Œuvres*, éd. Catherine Coquio, éd. Robert Laffont, coll. "Bouquins", 2005, p. 89).

reviennent à la mémoire de Primo Levi, et il intitule « Le chant d'Ulysse » le chapitre de *Si c'est un homme* où il raconte cette histoire.

CONCLUSION

Le parcours que je vous ai proposé semble nous avoir quelque peu dévié de notre sujet, la culture, car j'en viens à privilégier la poésie. Je ne le fais pas par esprit corporatiste, pour faire valoir la littérature comme essence de la culture. Mais parce que ces expériences de *re-création* (plutôt que de récréation) offerte par la poésie – dans la mesure où la récitation d'un poème connu de tous est une entreprise culturelle, il me semble l'avoir assez montré – éclairent ce qui dans la culture est vitalisant. Je ferai pour l'expliquer un détour par la notion d'« aire transitionnelle », théorisée par le psychanalyste anglais Winnicott⁵, et ramené dans les pratiques d'éducation à l'indispensable doudou. Non pas pour dire que la culture est notre doudou. Ou pas exactement. Mais qu'entend Winnicot par « aire transitionnelle », ou encore « aire potentielle » ? C'est l'espace de jeu que crée la mère entre elle et son enfant afin de le libérer progressivement de la fusion originelle. Cet espace est habité par ce que Winnicott appelle des « objets subjectifs », des objets qui sont à la fois – et sans contradiction – dedans et dehors, subjectifs et objectifs. Il me semble que la poésie – et avec elle toute la littérature dans la mesure où elle est fiction et travail du langage – occupe cette même position, mettant le sujet lisant en intimité avec lui-même, le conduisant à affiner ses propres modes de subjectivation, et, en même temps l'ouvrant au monde et à la communication avec d'autres, déployés amplement dans l'espace et le temps. Or, précisément, quand Winnicott réfléchit à la place de la culture dans la société, il remarque que la culture est la rémanence au niveau collectif de cette aire transitionnelle que chacun de nous a habitée dans son développement individuel⁶.

C'est cette perspective qui donne sens à mon travail d'enseignante qui est de présenter, d'expliquer, et ainsi de maintenir dans la mémoire vive des étudiants des textes divers, venus

⁵ *Jeu et réalité*, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1975 [*Playing and reality*, 1971].

⁶ « [...] dans la vie de tout être humain, il existe une troisième partie [entre l'intériorité subjective et le monde objectif, entre *l'aperception* et *la perception*] que nous ne pouvons ignorer, c'est l'aire intermédiaire d'*expérience* à laquelle contribuent simultanément la réalité intérieure et la vie extérieure. Cette aire n'est pas contestée, car on ne lui demande rien d'autre sinon d'exister en tant que lieu de repos pour l'individu engagé dans cette tâche humaine interminable qui consiste à maintenir, à la fois séparées et reliées l'une à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure. » (*Jeu et réalité*, p. 9)

d'un passé lointain, ces textes qu'on appelait hier « classiques ». Sans m'illusionner sur leur pouvoir, il me semble que, par les effets de subjectivation et d'activation du lien social qu'ils opèrent, ils peuvent constituer ce que j'appellerais volontiers, en empruntant la formule à Pascal, « une planche pour l'incertain ». Planche de salut, mais aussi passerelle vers d'autres expériences de résilience et de réinsertion, dont nous entendrons les témoignages ce soir.